Suite Comus.

Un pareil patronage oblige. Il n'est, d'ailleurs, pas des plus commodes pour une société nouvelle d'entrer, à son tour, dans une arène qu'ont déjà illustrée tant d'autres organisations du même genre ; d'entamer pour la première fois la lutte avec des champions expérimentés qui ont fait leurs preuves et sont, depuis longues années, la gloire de notre Carnaval.

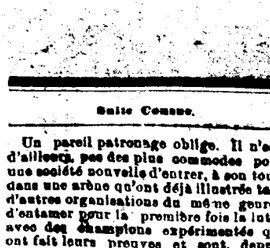
Le plus grand obstacle à surmonter, là où beaucoup de sociétés de ce genre font fausse route et échouent misérablement, c'était le choix du sujet. Il le fallait à la fois grandiose et amusant ; il le fallait clair, compréhensible au premier coup d'œil et se prêtant aisément aux splendeurs de la mise en scène. Il le fallait légendaire dans la plus large acception du terme, en même temps qu'historique, car le Carnaval n'est pas seulement un vain amusement, une vulgaire pantalonnade, il a la prétention d'être un enseignement, et c'est souvent dans le rire qu'il trouve ses meilleures leçons.

Or, il est vaste, le monde de la légende ; il est de tous les pays et de tous les temps ; il a ses gloires et ses hontes, ses héros et ses monstres, ses géants et ses nains. Les organisateurs de fêtes n'ont véritablement que l'embarras du choix, et c'est cette richesse même, cette abondance de ressources qui rend la tâche plus dangereuse.

Nous allons voir avec quelle habileté Comus s'est tiré d'affaires. Franchement son coup d'essai est un coup de maître. De ce train là il ira vite aux astres. Dès le premier jour il a gagné ses éperons, obtenu son droit de bourgeoisie, et enlevé ses lettres de noblesse.

Voyons-le à l'œuvre.

A toutes les époques les plus bouleversées de l'antiquité païenne ou chrétienne, il surgit tout à coup, comme sortant des entrailles de la terre, quelques héros surhumains, quelques aventuriers étranges dont les hauts faits satisfaisent vivement l'imagination populaire ; ils prennent aux yeux des proportions gigantesques. On leur attribue tout ce qui s'est fait de grand, en bien ou en mal, de leur temps ; ils résument en eux toute une époque. Ce sont les chevaliers errants de l'humanité, les redresseurs de torts, les pourfendeurs de tous les mécréants. Les uns tranchent des montagnes, les autres se battent contre des moulins à vent. Celui-ci fait frissonner, celui-là fait rire, mais chacun d'eux a une taille de géant ; chacun de leurs actes prend des proportions colossales.



Mlle M. DESSOMMES.

D'une enjambée ils franchissent les Alpes ou les Pyrénées ; d'une chiquenaude, ils vous abattent un bœuf ; ils n'en font qu'une bouchée à leur repas et, s'il leur arrive, en passant rue du Canal, de laisser tomber un nickel dans l'escarcelle de l'aveugle du coin, leur picaillon se transforme soudain en une mine d'or de la Californie ou du Nevada.

Tel Hercule, dans la Mythologie grecque ; tel, les héros et les héroïnes de la mythologie scandinave ; tel, Roland dans le cycle de Charlemagne ; tel, Gulliver dans le Royaume de Lilliput ; tel, Gargantua dans l'épopée rabelaisienne ; tel, Robin Hood à la terrible époque de la lutte des Saxons contre leurs conquérants, les Normands. Légendes que tout cela, dira t on, contes à dormir debout, soit ; mais ces contes là sont plus vrais que l'histoire qui n'est guère plus véridique qu'eux et n'a pas, comme eux, l'avantage d'accumuler sur une seule tête, de résumer dans une seule âme tous les faits, toutes les tendances, tout l'esprit d'une époque.

C'était un rude gaillard que ce Robin Hood, et plus étrange encore que vaillant ; un archer de la force de Guillaume Tell. Ce chef des Saxons révoltés, des *outlaws*, faisait une guerre acharnée aux Normands ; très religieux et assistant dévotement à trois messes avant d'aller détrousser les passants ; aimant la vierge et détestant les gens d'église, faisant bon ménage avec le roi et tapant à bras raccourci sur les gens de cour. Avec cela, bon diable, distribuant à pleines mains aux pauvres, ce qu'il avait volé aux riches, se mesurant avec le roi Richard, l'arc à la main, et lui administrant une formidable paire de gifles, toutes les fois que ce dernier manquait le but, à charge de revanche, bien entendu.

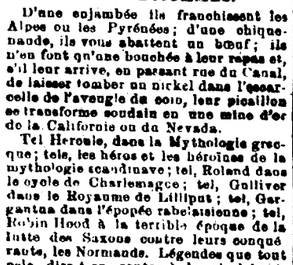
Impossible de rien comprendre à cette bizarre figure, si l'on ne sait pas que Robin n'était, en réalité, qu'un patriote, qui s'était donné pour mission de venger les Saxons vaincus ; si l'on ne sait pas que tous les gens d'église et les gens de cour de l'époque étaient des Normands maudits. Robin Hood, c'était la revanche du Saxon.

Au moment du lever du rideau, nous nous trouvons en plein roman de Walter Scott ; nous assistons à une scène grandiose qui nous rappelle Ivanhoe, lequel, du reste, est présent à la cérémonie et n'en est pas un des moindres ornements.

Au centre de la scène, presqu'à la hauteur des frises, on lit en lettres gigantesques et étincelantes le nom de *Comus*, celui qui préside la cérémonie et festoye splendidement ses milliers d'invités. Les lampes incandescentes les jettent des flots de lumière sur cette inscription.

A l'avant-scène, à la droite du spectateur, s'élève un trône magnifiquement orné qu'occupe la Reine, entourée de ses sept filles d'honneur, lesquelles, groupées autour d'elle, contemplent le splendide spectacle qui se déroule sous leurs yeux émerveillés. En avant du trône, nous apercevons l'Ecusson Royal, avec cette inscription, en français :

"DIEU ET MON DROIT".



Mlle A. FORSTALL.

Toute la salle, à chacun de ces étages, est couverte de riches draperies de différentes couleurs, olive, vert, jaune (les couleurs favorites de Rex, dont elles semblent nous assurer la très prochaine arrivée). Mais c'est le plafond qui produit l'effet le plus éblouissant, avec ses milliers de paillettes d'or, entrelacant sous les feux des lampes électriques qui les pendent de toutes

Mlle F. DYMOND.

Toute la salle, à partir de l'entrée, de l'escalier d'honneur et jusqu'au fond de la scène, où s'élève le trône royal étincelant de pierreries, est éclairée par sept cent cinquante lampes électriques. L'effet est tout à fait magique.

La scène est transformée en une forêt aux arbres gigantesques, aux épais ombrages. Au fond, dans le lointain, s'élève l'antique castel, résidence du roi. Nous sommes bien dans le pays qu'ont illustré Richard Cœur de Lion et ses preux chevaliers.

Brave ! Tout cela est superbe, charmant, éblouissant. Mais, ce qu'il y a de plus charmant, de plus éblouissant encore, que la décoration de la salle, c'est l'assemblée qui la remplit, qui l'anime, qui lui communique le mouvement, la vie, et cette espèce d'agitation févreuse qui s'empare des foules dans les grandes solennités. Que de brillantes toilettes ! Que de frais visages ! Que de printanières beautés ! Le spectacle qu'offre la scène est ravissant, à coup sûr ; mais celui de l'assemblée est plus enivrant encore.

Avec la permission de Comus qui est le président de la fête, de la Cour de Richard qui en est l'ornement et de Robin Hood qui en est le héros, nous nous empressons de saluer, cette immense assemblée et d'offrir nos très-humbles hommages à la Beauté devant laquelle, à pareil jour, se courbent tous les fronts et fléchissent tous les genoux.

Mais voici le Roi Richard, au milieu de sa Cour ; il a à sa droite le terrible Robin Hood, réconcilié avec sa Majesté Normande. Robin est lui-même accompagné, comme toujours, de son féal et inséparable lieutenant, de son bras droit, le vaillant Petit Jean (Little John).

Nous apercevons le maire Lincoln, Wambra, Willie Scarlett, Allen Dale, le brillant Ivanhoe. A droite et à gauche du trône, des héraults d'armes, des pages, des écuyers, des chevaliers, des hommes d'armes, tous sous leurs armures étincelantes. Derrière, toutes les jolies filles du village en contemplation devant ce spectacle. Que voulez-vous ? Partout où paraissent des uniformes, des rapières, partout où se dressent des plumets, des panaches et des moustaches pomponnées, partout où se dressent des moustaches pomponnées, partout où se dressent des moustaches pomponnées, partout où se dressent